

The background is a painting of a swimming pool in a landscape. On the left, a row of tall, slender cypress trees stands behind a low stone wall with decorative balustrades. The pool is in the foreground, its blue water reflecting the sky and the surrounding landscape. The pool's edge is lined with blue mosaic tiles. In the background, a hill with a colorful, textured surface of yellow, orange, and purple hues rises under a pale sky. The overall style is painterly and expressive.

Bérénice Ixchel

# LA THÉORIE DU ROBOT DE PISCINE

Une quête de soi face aux schémas répétitifs

Bérénice Ixchel

# La Théorie du robot de piscine

*Une quête de soi face aux schémas répétitifs*



© Bérénice Ixchel, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5169-0

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À toi Ophélie...

« L'expérience, disait Aldous Huxley, ce n'est pas ce qui arrive à quelqu'un, c'est ce que quelqu'un fait avec ce qui lui arrive. »

Il m'a fallu quarante ans pour commencer à comprendre et en arriver là.

Comme un robot de piscine, conditionné, avançant selon son programme.

Faire inlassablement des ronds dans l'eau, voir se rapprocher les murs, encore, un peu plus près, comme une sensation de déjà vu, de déjà vécu, juste avant de sentir le gout amer du choc.

Alors un jour, j'ai réalisé que je ne pourrais pas déplacer ces inévitables murs, il devenait urgent de corriger le programme !

J'ai arpenté le fond de ma piscine jusqu'à trente-trois ans en menant une existence simple et sans artifices, en collant bien au moule de la société représentative d'une petite bourgeoisie provinciale ; des études postbac dans une école de commerce pour s'assurer une bonne situation ; quelques relations amoureuses faciles sans trop de gros chagrins, des distractions en tout genre, des découvertes, puis rapidement un vrai premier amour qui arrive dans un créneau idéal pour se marier, donc on ne se pose pas vraiment la question, il est là, et tous les amis font de même... C'est la saison, profitons-en !

Et suivent la maison, les enfants, la gestion de carrière, le réseau amical, tout pour être une femme complète, – comme les autres – , qui ravit son ascendance de la bonne éducation donnée et du retour sur investissement.

Une belle image d'Epinal ou une jolie photo de famille imprimée sur du papier... plutôt glacé !

Le vernis commence à se fissurer sur le tirage encadré de la famille parfaite, tout bascule sans vraiment comprendre pourquoi ni surtout pourquoi on l'a choisi ou provoqué.

## Le plongeon #1

Je fais partie des personnes ultra-optimistes, pour qui rien n'est jamais grave !

Je regarde chaque situation de la vie en me disant qu'elle aurait pu être tellement pire, tellement plus grave ! Je constate que je m'en sors plutôt pas mal et je range l'épisode sous le tapis en passant très vite à autre chose. C'est une réelle force en effet quand on regarde le côté pile de la pièce !

Mais pour le côté face, cet optimisme aveuglant est assez propice à laisser le destin vous présenter certains épisodes plusieurs fois, car vous ne les avez pas regardés, vécus réellement, ou compris et il serait enfin opportun que ça rentre dans votre petite tête pour pouvoir vivre pleinement...

Un énorme fou rire vers vingt-deux ans est venu planter définitivement – et à 360° – ma façon de voir la vie et de me comporter face au monde qui m'entoure, comme un mantra...

Mon mari et moi étions chez un couple d'amis, dans le salon de leur appartement, une table basse acajou et un complet canapé et fauteuils club en cuir vert matelassé, héritage de leurs parents en cadeau pour cette première vie commune. Ils rentraient d'un voyage en Andalousie. Nous buvions du manzanilla et picorions quelques tapas rapportés pour prolonger les plaisirs de ce dépaysement.

Mon amie me relatait cette fameuse soirée flamenco à la *Casa de la Memoria* dont elle avait tant rêvé. La *Casa de la Memoria*, lieu dédié au flamenco, est nichée au cœur d'une maison sévillane aux murs blancs, dans une rue très étroite du sud de l'Espagne pour conserver la fraîcheur. Chaque soir a lieu une représentation dans un décor théâtral étudié, digne de Carmen.

Elle mit un morceau de guitare andalouse, se dressa derrière le canapé et commença à entrer dans la danse avec de longs mouvements amples et très lents et me prit par la main pour que je l'accompagne en soulignant :

— Tu aurais adoré ces robes somptueuses qui bougent avec tant d'élégance,

toutes ces émotions qu'ils transmettent dans leur chorégraphie...

Elle mimait les mouvements d'éventails au rythme de la musique, puis se lança dans une envolée dithyrambique sur la beauté des Espagnols, ces hommes fiers, ombrageux, leurs claquements de mains en bombant le torse, l'intensité des regards pour leurs partenaires et surtout, leurs fesses parfaitement rebondies magnifiques dans leurs pantalons sur mesure.

L'enthousiasme féminin contrastait fortement avec la lassitude de son compagnon qui se tassait au fond de son fauteuil, déjà tellement tanné par les années de bons et loyaux services chez ses parents, et plus récemment par les apéros à rallonge.

Je sentis là une belle occasion de m'amuser de la situation, je sautais à pieds joints dans la flaque, je lui lançai :

— Et toi, ça t'a plu cette soirée flamenco ?

Il leva les yeux au ciel, se dirigea vers la cuisine, se retourna lentement face à moi puis déclara d'un ton lapidaire :

— Tu les as déjà vus danser et gémir du haut de leurs talonnettes pendant des heures ? Quand on a des problèmes, on reste chez soi !

Je restai bouche bée, stupéfaite de ce ton de dégoût, puis partis dans un énorme fou rire ! L'expression des émotions, c'est clair, ce n'était pas son truc. Taillé comme un rugbyman, mais plus option troisième mi-temps qu'ailier, il avait un niveau de psychologie et de sensibilité proche du zéro absolu... Pour lui, les robes de flamenco, elles, manquaient de piquant et de nudité pour qu'il y trouvât lui aussi son compte !

Ce fou rire avait en réalité créé une brèche en moi et faisait résonner ou confirmer ce qui m'avait été gentiment enseigné toutes ces années : On n'emmerde pas les autres avec ses histoires. Je croquais la vie à pleines dents et ces considérations n'étaient pas vraiment mon sujet, un début de carrière précisément dans le domaine professionnel que je désirais et plutôt encourageant, une relation amoureuse naissante avec cet homme qui promettait un bel avenir traditionnel à deux comme dans les romans-photos ou les comédies romantiques, mariage, puis maison, puis enfants et le Graal ultime, des fleurs pour chaque Saint-Valentin.

À cet âge, et heureusement, à part un pneu crevé, un lendemain de cuite un peu costaud ou peut-être la fin d'une histoire d'amour de jeunesse, je n'avais jamais vraiment croisé ni même envisagé un problème ou une épreuve. Ce serait pour plus tard, quand je serais vieille, environ quarante ans, quoi.

Mais c'est arrivé plus tôt que prévu...

Ce que je n'avais pas compris dans la notion de « problèmes », c'est qu'ils impliquent des émotions, des sentiments, une douleur et sont très souvent associés à une prise de décision impactante pour soi, bien sûr, mais pour son entourage également. Cela venait en faire foisonner l'intensité à mauvais escient.

Le jour où s'est présenté ce « problème », eh bien, j'ai mis en pratique mon mantra.

Cette phrase lapidaire m'est revenue juste derrière la tête comme le coup du lapin : « Quand on a des problèmes, on reste chez soi ! »

La super nouvelle, c'est que la limite du grave, elle n'existe pas. Chacun peut y poser son seuil de tolérance. Il n'y a pas d'échelle d'un à dix qui catégorise ce qui vient de se produire comme les jours d'incapacité totale de travail pour qualifier une plainte. Un nez cassé : cinq jours ; une jambe fracturée : trente jours. C'est comme avec l'âge en fait, à dix ans, on pense que les gens de quarante sont des vieux, et à quarante ans, on constate être en plein cœur de sa vie, vieux serait vers les soixante-dix alors, et on chemine vers quatre-vingt-dix ans traitant de vieilles biques les camarades d'EHPAD de cinq ans nos cadettes... Tout est dans la tête.

Là, c'est la même chose pour un « problème » personnel : chacun définit son seuil de tolérance et plus il devient grave, plus vous repoussez vos propres limites.

C'est la force des personnes foncièrement optimistes, tout ne peut que s'arranger pour peu que l'on s'oriente vers le verre à moitié plein et que l'on y investisse des bonnes ondes et de l'énergie.

Mais chaque pièce a deux faces et un peu de lucidité ne m'aurait pas nui.

J'aurais dû prendre le temps d'observer ce qui se passait et d'accepter de mettre sur chaque événement des émotions légitimes qui auraient mérité d'être vécues et exprimées.

La vie est têtue, chaque épisode significatif est livré pour être un enseignement qui, en fonction du sujet ou du travail à faire, est plus ou moins difficile. Si on ne prend pas le temps de réaliser, de voir, ou pire, que l'on décide sciemment d'annihiler ces événements, ils vous seront resservis avec plus de clarté ou de force.

Enfin, quand on a vingt-deux ans, tout cela est à des années-lumière de nos considérations et il faut croquer dans le quotidien et l'avenir à pleines dents !





## Le mari #1

Je suis hypersensible et hyperesthésique, ce qui veut dire que j'ai une augmentation de la réceptivité des sens : vue, toucher, audition et odorat. La moindre perception est démultipliée et ce que je produis l'est avec la même intensité, puisque est ici mon échelle de référence.

J'avais vingt ans, un peu rebelle sur les bords, et je tombai amoureuse d'un homme brillant, de six ans mon aîné, très élégant, célibataire, parfaitement installé, avec un passé mystérieux, le top du top !

Il me valorisait, me regardait comme jamais je ne l'avais été, me mettait en avant, tout ce que je faisais était génial, cela changeait beaucoup de ce que j'avais pu connaître dans mon enfance. Rien n'était jamais correct, assez bien ou suffisant. Le principal mot qui revenait dans la bouche de ma mère était « passable ».

Cet homme augmentait mon potentiel énergétique à tous points de vue en me gratifiant ainsi.

« J'adore nos débats philosophiques et ta vivacité d'esprit ! » ; « Qu'il est bon, ce temps passé avec toi et cette complicité physique et intellectuelle ! » ; « As-tu déjà fait un test de QI ? Je suis sûr que tu as au moins 125 ! »

Ma capacité de production d'énergie était de toute façon cent fois supérieure à la moyenne et j'adorais ça.

Je brûlais qu'il en redemande, encore, toujours, plus et je me sentais vivre, si riche de ce feu qu'il avait su faire naître et aimer.

Tout cela a merveilleusement fonctionné quelques années, j'étais survoltée, galvanisée, terriblement amoureuse et dépendante.

Il se repaissait avec délectation de ma puissance et de ce que j'étais capable d'accomplir pour lui, pour nous.

Alors, après trois années de relation et une de vie commune, je le demandai en mariage. Les contes de fées où le prince charmant déroule son tapis rouge, c'est